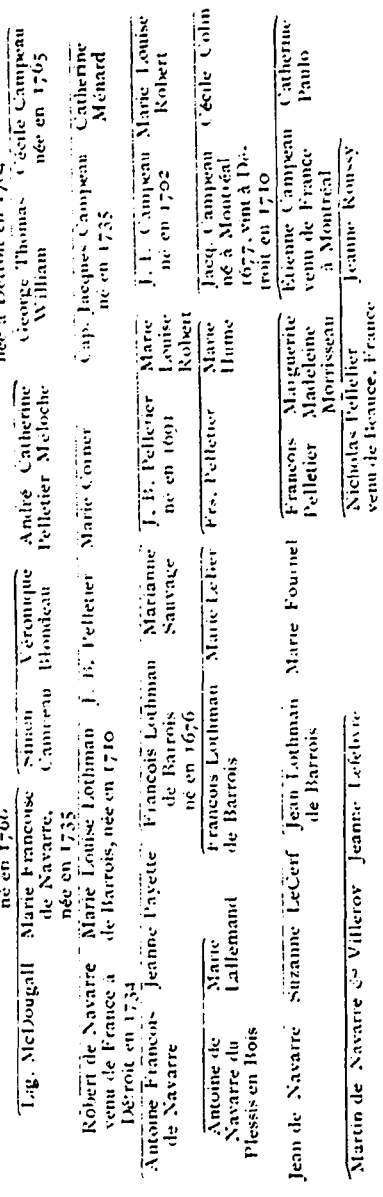
Voici maintenant cette généalogie :



Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret ont donné naissance à Henri IV, roi de France, qui se trouve être le grand-grand-grand-grand-grand-grand grand-grand-grand-grand (10 fois !) oncle de la petite Julia Laing.

Le sang des Navarre pénétra à Détroit dans la personne de Robert de Navarre, descendant au sixième degré d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre. Robert de Navarre était sous-intendant et notaire royal, ne recevant d'ordre de personne en Amérique, sauf de l'intendant général de Québec. En 1734, il épousa Marie Lothman de Barrois. Le mariage fut célébré en grande pompe, et dans l'assistance se trouvait Hughes Pean, qui devait être alors un grand personnage, car il porte une foule de titres, entre autres ceux de seigneur de Livandière, maire héréditaire de Québec, chevalier de St Louis et commandant du Fort Ponchartrain en Louisiane.

La fille de Robert de Navarre, Marie Françoise, née en 1735, épousa le lieutenant George McDougall de l'Armée Britannique, dont elle eut deux fils, Jean Robert et George, de la descendance desquels survient l'origine royale de la petite Laing.

Les moralistes se demanderont maintenant quel effet peut produire sur une personne la nouvelle qu'elle a du sang royal dans les veines ?

Il faut croire que la terre américaine, le contact de toutes les libertés, la vue de la démocratie triomphante ont un effet congélateur sur les globules aristocratiques, car la famille Laing a reçu avec une indifférence parfaite la preuve de sa haute origine et la liste de sa lignée triomphale apportée saintement par le révérend curé.

Tandis que tant de lords et de milords anglais viennent nous épater avec des titres à coucher dehors ; tandis qu'une foule de déballés de la vieille France nous cassent les oreilles de leurs pompeuses particules, la mère de la petite Laing a reçu bien plus froidement que cela les parchemins qu'on lui a présentés.

— J'aimerais bien mieux, a-t-elle dit, un baril de farine que tous vos papiers.

La réponse ne manque pas de grandeur dans sa rusticité démocratique, mais elle se comprend davantage lorsqu'on sait que Laing père, travaille durement ses onze heures par jour pour gagner dix dollars par semaine.

Il n'a évidemment pas le temps de songer aux vanités de ce monde ; d'ailleurs Julia elle-même n'en prend aucun souci et continue à patauger dans les ruisseaux de Détroit avec l'insouciance du jeune âge.

N'est-elle pas aussi heureuse que cette petite princesse Wilhelmine, reine à seize ans, qui préside des conseils de ministres, ne sort qu'escortée de chambelians portant tous des clefs dans le dos, et qui l'empêchent de jouer à la balle ou de sauter à la corde ?

N'est-elle pas plus heureuse que ce morveux de roi d'Espagne qui a déjà ses aides de camp et ses généraux et tient des conseils de guerre à l'âge où ses semblables jouent aux quilles ?

Ne souhaitons pas à Julia Laing de quitter la terre libre d'Amérique, son modeste cottage de Jefferson avenue sur la *Côte nord-est*, comme l'on dit à Détroit, pour revendiquer une couronne.

Du temps de son ancêtre, on pouvait s'en tirer avec un bon mot. " Paris vaut bien une messe, disait-il ; " maintenant les temps sont changés et cela coûte beaucoup plus cher.

Comme Canadiens, nous pouvons être flattés de songer à la glorieuse découverte faite par le père Dennisen, mais cela ne nous empêche pas de songer que les glorieux héritiers de ces excellents Bourbons qui se servent en France de leur fortune pour embêter la République, feraient bien mieux de consacrer un peu de cet argent, pour lequel nous avons tous sué, à faire vivre plus gaiment ceux de leurs descendants qui subsistent sur ce continent.

MARC SAUVALLE.